Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2003)
Heft: 16

Rubrik: Les films

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Monty Brogan (Edward Norton), dealer à la veille de son emprisonnement

New York, année zéro

La 25e heure de Spike Lee

Spike Lee est de retour, et avec un sacré film. En racontant la dernière journée de liberté d'un dealer avant d'aller purger quelques années de prison, il a eu l'excellente idée de l'ancrer dans la réalité new-yorkaise de l'après-11 septembre, et en tire le portrait d'une ville sonnée. Par Norbert Creutz

Chaque cinéaste new-yorkais porte en lui un grand film sur sa ville, à laquelle il reste indéfectiblement attaché: «Manhattan» (Woody Allen), «Taxi Driver» (Martin Scorsese), «Le prince de New York» («Prince of the City», Sidney Lumet) ou «King of New York» (Abel Ferrara). «La 25e heure» pourrait bien être celui de Spike Lee, pas qu'il soit forcément meilleur que ses titres de gloire «Do the Right Thing» ou «Jungle Fever», mais parce que le cinéaste afro-américain utilise ici la grande forme pour tirer l'arrière-plan à l'avant-plan. Le procédé pourra sembler discutable, s'agissant par ailleurs du portrait d'un protagoniste pas très reluisant, mais le résultat emporte néanmoins l'adhésion: viscéralement, par la grâce d'un style époustouflant et d'une mystérieuse adéquation entre cinéaste et sujet.

New York, sonnée mais pas plus revancharde que ça, n'est décidément pas tout à fait les États-Unis

Panique sexuelle

Tout le film se déroule durant les 24 dernières heures de liberté de Monty Brogan (Edward Norton, enfin dans un rôle digne de son talent), petit dealer blanc plus ou moins «arrivé», mais attrapé et condamné à sept ans de prison. Il en profite pour faire le point, voir son père, un ex-pompier devenu patron de bar, inviter deux anciens camarades d'école à passer la soirée avec lui dans une boîte de nuit, et tenter de découvrir si c'est sa petite amie portoricaine qui l'a balancé à la police. Au passage, il se remémore aussi les événements qui l'ont amené dans cette position peu enviable, à devoir faire face à la quasi-certitude d'un viol à peine arrivé au pénitencier.

Le sous-texte du film est tout sauf clair et Lee n'est pas du genre à vouloir en creuser les implications sexuelles. Par contre, il n'y a que lui qui puisse canaliser autant de relations d'amour-haine et en tirer malgré tout des adieux déchirants. Dans cet ordre d'idée, l'un des moments-clés du film est sans doute cette tirade de Brogan / Norton devant un miroir de WC sur lequel quelqu'un a écrit «Fuck you»: toutes les minorités qui composent la cité passent alors au crible de sa misanthropie galopante avant qu'il ne la retourne contre lui-même. L'autre moment-clé étant certainement ce long plan-séquence qui voit ses deux potes se préparer aux retrouvailles dans un immeuble qui surplombe le Ground Zero, où l'on aperçoit des bulldozers encore en train d'évacuer les décombres.

En attendant la résurrection

Comme sa ville, Brogan est groggy, mais pas encore complètement K.-O. Pour finir, ses soupçons se révélant erronés, il réclame lui-même une punition de son meilleur ami. Un détail qui existe sûrement dans le roman de David Benioff, mais qui sonne aussi terriblement Spike Lee. À qui se fier: relations d'affaires, petite amie, père, amis d'enfance, ou alors seulement à son chien? Et d'où accepter la nécessaire punition de ses erreurs? On repense alors à quelques parcours christiques dans sa filmographie, de «Malcolm X» à «Summer of Sam», à la différence près que cette fois, le héros est Blanc et la mise en scène parfaitement indifférente à la couleur de la peau.

Au contraire du malheureux Brian De Palma avec «Le bûcher des vanités» («The Bonfire of the Vanities»), Spike Lee s'est clairement embarqué dans sa fresque new-yorkaise avec un scénario qui lui parlait intimement. Même l'étonnante prise en compte du reste du pays, lorsque Brogan imagine un instant disparaître dans cette immensité et y refaire sa vie, sonne juste, du moment que ce ne peut être qu'un rêve: on n'échappe pas à ses origines, et New York, sonnée mais pas plus revancharde que ça, n'est décidément pas tout à fait les États-Unis. *f*

Titre original «25th Hour». **Réalisation** Spike Lee. **Scénario** David Benioff, d'après son roman *24 heures avant la nuit*. **Image** Rodrigo Prieto. **Musique Terence Blanchard. Son** Philip Stockton. **Montage** Barry Alexander Brown. **Décors** James Chinlund. **Interprétation** Edward Norton, Philip Seymour Hoffman, Barry Pepper, Rosario Dawson... **Production** Touchstone Pictures, 40 Acres & a Mule Filmworks, Gamut Film, Industry Entertainment; Spike Lee, Jon Kilik, Tobey Maguire, Julia Chasman. **Distribution** Buena Vista (2002, USA). **Site** www.25thhour.movies.com. **Durée** 2 h 15. **En salles** 2 avril.

Spike Lee, morceaux choisis

L'interview n'est assurément pas son exercice préféré. Peu enclin à la volubilité, le cinéaste engagé se montre toutefois un poil plus disert en conférence de presse. Extraits.

Propos recueillis par Cathy Trograncic

Spike Lee

«La 25e heure» est un film courageux. Ne craigniez-vous pas d'être accusé de vouloir exploiter la douleur consécutive à la catastrophe du 11 septembre 2001?

Non. Nous avons été très respectueux envers les familles des disparus. J'ai vécu toute ma vie à New York et jamais je n'aurais pu envisager de faire un film dans cette ville sans montrer combien elle a changé, combien le monde a changé. Certains réalisateurs ou studios ont préféré gommer digitalement les deux tours. C'est leur choix. Personnellement, je trouve que montrer l'impact de la catastrophe élève le film d'un cran. De toute façon, en tant que New-Yorkais, je ne me voyais pas tourner si près des événements du 11 septembre et faire comme si rien n'était arrivé…

Comment cette histoire vous est-elle tombée entre les mains? Aviez-vous lu le livre de David Benioff?

Non, je ne savais même pas que le scénario était basé sur un bouquin. David est considéré comme un des scénaristes les plus talentueux du moment. Il a écrit pour Ridley Scott, pour Wolfgang Petersen. Son scénario m'a attiré par son côté condensé – cette histoire qui se déroule sur 25 heures – mais aussi par la manière dont les personnages étaient construits.

La musique a toujours été très présente dans la plupart de vos films. Quelle importance lui accordez-vous dans le processus créatif?

Je la respecte autant que la photographie, le jeu des acteurs, le montage. La musique est un élément essentiel à la vie d'un film, qu'il s'agisse de morceaux existants ou de partitions originales. Dans «La 25e heure», on a utilisé les deux. Pour la séquence du club, nous avons pris des classiques du genre que j'avais l'habitude d'écouter lorsque j'allais en boîte. Pour le reste, j'ai à nouveau fait appel à Terence Blanchard. Je travaille avec lui depuis «Jungle Fever». Après avoir longuement discuté ensemble, nous avons opté pour deux thèmes principaux. Étant donné que la plupart des membres du *Fire Department* de New York sont traditionnellement des Américains de souche irlandaise, nous voulions certaines références celtiques. Par ailleurs, il y a également une dimension «arabisante». Dans certaines scènes, ces deux thèmes se mélangent pour avoir un contrepoint.

À certains égards, la fin du film peut paraître hollywoodienne. Aviez-vous le *final cut* [1]?

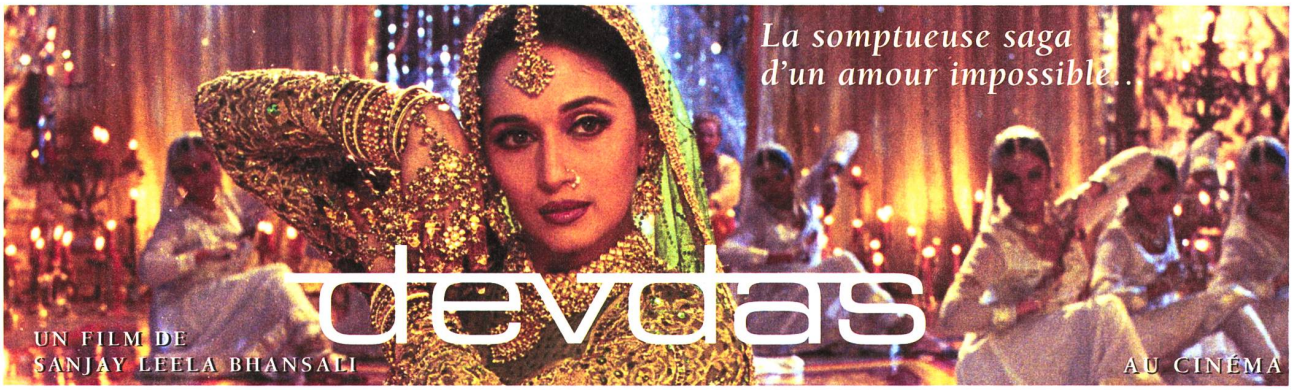
Oui. Je ne vois d'ailleurs pas en quoi le fait qu'un personnage qui va subir une peine de sept ans de réclusion évoque une fin hollywoodienne… Si j'avais choisi cette voie, Monty ne serait pas allé en prison. Il se serait enfui.

En cinéaste engagé, quel regard portez-vous sur la question irakienne?

Nos dirigeants sont présomptueux de croire qu'ils sont les seuls à avoir la science infuse et que le reste du monde doit suivre leurs décisions. Soyons honnêtes, les Américains sont les derniers à avoir la stature morale suffisante pour dicter à qui que ce soit la bonne façon d'agir. Souvenez-vous de l'Afrique du Sud. Quand Nelson Mandela essayait de libérer le peuple noir, ce ne sont pas les États-Unis qui l'ont aidé – ils considéraient son organisation comme un mouvement terroriste. Il a dû se fournir en armes auprès de l'Union soviétique… J'espère qu'il y aura de plus en plus de voix qui s'élèveront pour dénoncer cette guerre en Irak. De toute façon, les hommes qui nous dirigent n'auraient jamais dû être là où ils sont aujourd'hui. La dernière élection a été un tripotage complet. Le scrutin nous a prouvé que les politiciens pouvaient désormais magouiller en pleine lumière. Ils sont parvenus à leurs fins et nous devrons encore faire avec eux pendant quelques années. *f*

1. Droit de décider de la version définitive d'un film.

SÉLÉCTION OFFICIELLE CANNES 2002



48TH FILMFARE AWARDS – 11 INDIAN OSCARS

PATHÉ!

Des lapins et des hommes

Les chemins de la liberté de Phillip Noyce

Après s'être passablement ramolli à Hollywood, le pourtant très talentueux cinéaste australien Phillip Noyce est revenu au bercail pour y réaliser une œuvre forte et polémique qui évoque une page longtemps occultée de l'histoire de son pays.

Par Vincent Adatte

Molly, Daisy et Gracie, jeunes métis enlevées à leur mère aborigène

Il faut illico presto faire un sort au malheureux titre français dont on a affublé le film de Phillip Noyce pour s'en tenir à son intitulé original: «Rabbit-Proof Fence». De fait, ce terme assez particulier désigne une solide barrière dressée dans la partie ouest de l'Australie au début du XXe siècle par les colons pour protéger leurs cultures de hordes de lapins voraces – qu'ils avaient eux-mêmes introduits de manière fort imprudente. Cette clôture court sur plusieurs milliers de kilomètres, de la côte nord à la côte sud. Ironie du sort, la *N° 1 Rabbit-Proof Fence*, symbole de la bêtise et de l'arrogance de l'État colonisateur, va devenir une véritable planche de salut pour les trois jeunes protagonistes d'une épopée hélas à peine romancée.

Une barrière salvatrice

Jigalong, petit village aborigène situé au sud, jouxte ce monumental grillage antirongeurs. Comme nous le verrons, ce détail topographique a toute son importance… Vivant à Jigalong avec leur mère aborigène, Molly, 14 ans, sa petite sœur Daisy, 8 ans, et leur cousine Gracie, 10 ans, subissent du jour au lendemain le sort réservé à des milliers d'enfants sang-mêlé par un odieux programme gouvernemental. Enlevées de force, les trois petites sont emmenées vers le nord, à des milliers de kilomètres de leur village, dans un centre de rééducation où on leur inculque à coups de trique les vertus supérieures de la civilisation blanche. Il leur est bien évidemment interdit de parler leur langue maternelle. Incapable de se faire à l'idée de devenir la domestique corvéable à merci d'une prétendue bonne famille, Molly choisit la fuite éperdue. Ralliant la *N° 1 Rabbit-Proof Fence* avec Gracie et Daisy, elle se met à longer la barrière sur près de 2400 kilomètres, persuadée à juste titre que cette dernière la ramènera à bon port.

Scénariste et productrice du film, Christine Olsen est restée très fidèle, à quelques édulcorations près, au livre de la fille de Molly, la romancière aborigène Doris Pilkington Garimara. Victime elle aussi de la politique d'assimilation forcée de l'État australien, Doris a attendu près de vingt-cinq ans avant de pouvoir revoir sa mère (aujourd'hui âgée de 86 ans) et de recueillir de sa bouche le récit de cette cavale insensée – publié sous le titre *Follow the Rabbit-Proof Fence*. Opiniâtre, Olsen a fait le siège du bureau hollywoodien de son compatriote Phillip Noyce, dont elle avait gardé en mémoire le très beau «Backroads» (1977), l'un des tout premiers films australiens plaidant pour la reconnaissance du «problème» aborigène.

Résurrection d'un cinéaste

Avec le concours de la *world music* pas trop pompeuse du compositeur Peter Gabriel et d'une photographie suffocante de Christopher Doyle (chef opérateur attitré de Wong Kar-wai), Noyce a soudain recouvré ses qualités d'antan qui en avaient fait, avec Peter Weir, l'un des chefs de file du nouveau cinéma australien.

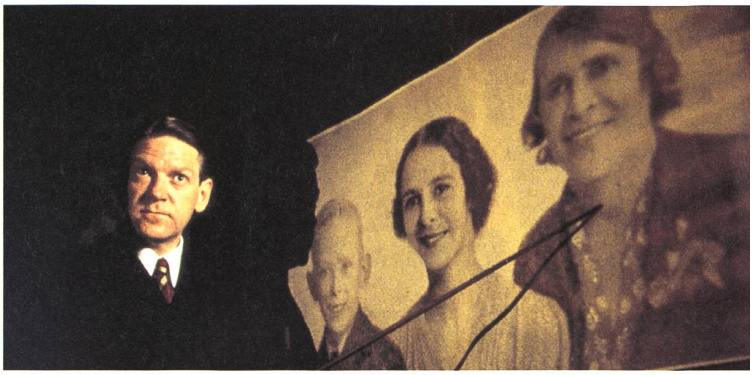
NOYCE A RECOUVRÉ SES QUALITÉS D'ANTAN QUI EN AVAIENT FAIT L'UN DES CHEFS DE FILE DU NOUVEAU CINÉMA AUSTRALIEN

À des années-lumière de ses insanités *made in USA* – «Jeux de guerre» («Patriot Games», 1992), «Sliver» (1993), «Danger immédiat» («Clear and Present Danger», 1994) – l'auteur du trop méconnu «Newsfront» (1978) décrit sans aucun effet de manches une réalité absolument scandaleuse, ce qui a eu le don précieux d'agacer certains pontes de l'actuel gouvernement australien, encore peu enclins à reconnaître les graves fautes du passé. *f*

Titre original «Rabbit-Proof Fence». **Réalisation** Phillip Noyce. **Scénario** Christine Olsen. **Image** Christopher Doyle. **Musique** Peter Gabriel. **Son** Craig Carter. **Montage** Veronika Jenet, John Scott. **Décors** Roger Ford. **Interprétation** Everlyn Sampi, Tianna Sansbury, Laura Monaghan… **Production** Rumbalara Films, Olsen Levy, Showtime Australia; Phillip Noyce, Christine Olsen, John Winter. **Distribution** Filmcooperative (2002, Australie). **Site** www.rabbitprooffence.com.au. **Durée** 1 h 34. **En salles** 16 avril.

«Civilisés» de force

Jusqu'en 1970, des milliers d'enfants aborigènes ont été enlevés à leur famille et placés en internat. Objectif: leur inculquer les «valeurs européennes». Par Véronique Egloff



Mr. Neville (Kenneth Branagh)

Les années 1910 à 1970 sont appelées l'«époque des générations volées». Derrière ce nom édulcoré se dissimule en réalité une page d'histoire cruelle que l'Australie commence à peine à reconnaître. Et pour cause: la majorité blanche se retrouve sur le banc des accusés. Tout commence à la fin du XVIIe siècle. Dès leur arrivée, les colons européens s'emparent des territoires aborigènes. Gouverneurs et missionnaires s'intéressent vite aux enfants «demi-caste» (sang-mêlé) et décident de les séparer de gré ou de force de leur famille «afin de sauvegarder le sang blanc qui est en eux» et de leur «inculquer les valeurs européennes et le goût du travail». En réalité pour les employer comme domestiques. La première école pour enfants aborigènes est fondée en 1814. Dès lors, un nombre toujours croissant de jeunes métis sont élevés en internat dans la foi chrétienne. Au début du XIXe siècle, désireux de sauvegarder les apparences, le gouvernement britannique décide de mettre en place un système de protectorat.

En 1911, tous les États adoptent donc une «loi protectionniste» qui accorde à chaque ministre de province le rôle de gardien légal des enfants aborigènes de moins de 16 ans. «Pour leur bien», le contact avec les familles est interdit. Cheveux lissés et vêtus d'uniforme, les jeunes métis passent leurs journées à réciter des prières.

Durant les années 50, le nombre d'enlèvements d'enfants s'accroît sous des motifs divers de mauvais traitements ou de maladies.

Mais dès le début des années 60, face à la discrimination radicale de la population blanche et le refus de la communauté aborigène d'abandonner sa culture, les autorités sont contraintes de revoir leur juridiction. En 1967, elles fondent un Office fédéral des affaires aborigènes. Mais ce n'est qu'en 1997 que le rapport officiel *Bringing Them Home* dévoile publiquement l'étendue réelle des déchirements familiaux vécus par les Aborigènes durant plus d'un siècle.

Aujourd'hui encore, il reste impossible de déterminer combien d'enfants ont été enlevés au fil des années. Les chercheurs estiment qu'environ un tiers à un dixième des jeunes métis ont perdu leur famille entre 1910 et 1970. Le dernier internat a fermé ses portes en 1974. *f*

L'adultère à cœur ouvert

Open Hearts de Susanne Bier

Estampillé Dogme 95[1], ce film porté par ses acteurs pousse très loin le réalisme psychologique. Un marathon émotionnel parfois épuisant.

Par Charlotte Garson

Marie (Paprika Steen), épouse au mari volage

Après un accident initial aussi traumatique pour les personnages que pour les spectateurs, pourquoi donc a-t-on l'impression de pénétrer en terrain connu chez Marie et Niels, couple de parents apparemment comblés, et chez Cæcilie et Joachim, fraîchement fiancés? Peut-être parce que les acteurs Paprika Steen et Nikolaj Lie Kaas demeurent dans nos mémoires les interprètes de «Festen» de Thomas Vinterberg et des «Idiots» de Lars von Trier. Leur jeu, mélange de répétitions et d'improvisation, force l'identification, d'autant que Susanne Bier, qui n'en est pas à son premier film, tourne cette fois-ci dans le respect des règles du Dogme 95.

Niels, médecin, déborde d'empathie envers la jeune Cæcilie. Sa propre femme, Marie, vient de renverser le fiancé de Cæcilie, qui se retrouve paralysé à vie. La variation sur l'adultère – non plus un triangle mais un rectangle amoureux – peut commencer. Les dynamiques psychologiques au sein des deux couples sont dès lors mises au jour moins en des scènes de disputes fracassantes que par petites touches; pas question ici de faire surgir de lourds secrets selon une dramaturgie de la révélation, comme il est de coutume dans beaucoup de films Dogme 95. Caméra à l'épaule, Susanne Bier pèle le couple comme un oignon, sans hâte, assurée de nous faire verser notre petite larme. Avec les ambitions limitées d'un film psychologique, «Open Hearts» est une réussite, entravée cependant par la présence de Sonja Richter (Cæcilie): on ne voit à l'écran qu'une actrice tentant de séduire le spectateur. Que l'on sache, les grands prêtres du Dogme 95 n'ont pourtant pas encore sonné le glas de la notion de personnage… *f*

1. Collectif de réalisateurs fondé à Copenhague en 1995. Les dix règles de leur «Vœu de chasteté» prônent notamment la caméra tenue à l'épaule, le son direct et bannissent l'éclairage artificiel, les effets spéciaux et les films de genre.

Titre original «Elsker dig vor evigt». **Réalisation** Susanne Bier. **Scénario** Susanne Bier, Anders Thomas Jensen. **Image** Morten Søborg. **Musique** Jesper Winge Leisner. **Son** Per Streit. **Montage** Pernille Bech Christensen, Thomas Krag. **Décors** William Knuttel. **Interprétation** Sonja Richter, Nicolaj Lie Kaas, Mads Mikkelsen, Paprika Steen… **Production** Zentropa entertainments; Jonas Frederiksen, Vibeke Windeløv. **Distribution** Look Now! (2002, Danemark). **Site** www.elskerdigforevigt.dk. **Durée** 1 h 53. **En salles** 2 avril.

films LOOK NOW!

30 billets pour le film
Open Hearts
(seulement pour Lausanne et Genève)
En salles dès le 2 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30

Zone critique… cinéma

Ils sont rarement d'accord et c'est comme ça qu'on les aime. Chaque samedi à 18 h 05, quatre spectateurs professionnels sont accueillis en « Zone critique » sur Espace 2. Théâtre, littérature, cinéma, beaux-arts et musique, l'actualité culturelle y est débattue âprement pour alimenter le débat et nourrir la réflexion. Polémiques et controverses bienvenues …

Le samedi 1er mars, retrouvez Serge Lachat (Espace 2), Alain Boillat (Films), Antoine Duplan (L'Hebdo), Rafael Wolf (Le Matin) pour un débat animé autour de quelques films à l'affiche.

« Zone critique », une proposition de Jean-Marie Félix

Radio Suisse Romande ESPACE 2

votre radio culturelle

Espace 2 sur les ondes
Lausanne et région : 96.2 / 100.8 | Genève et région : 101.7 / 100.1
Fribourg et région : 96.2 / 100.0 | Neuchâtel et région : 92.0
Sion et région : 96.5 | Delémont et région : 93.0

www.rsr.ch … on peut y réécouter les émissions !

Le Cercle de films

POUR CONTRIBUER À ASSURER L'INDÉPENDANCE DE *FILMS* ET PRÉSERVER SA LIBERTÉ DE TON, ADHÉREZ À L'ASSOCIATION DES LECTEURS LE CERCLE DE FILMS ET PROFITEZ DES AVANTAGES RÉSERVÉS À SES MEMBRES:

Carte de membre Scope à Fr. 100.- par année

- 1 abonnement d'une année à *films*
- 2 abonnements «découverte» (3 mois) à offrir à vos amis
- 2 invitations pour chaque avant-première du Cercle de Films
- 2 billets de cinéma gratuits réservés en priorité aux membres du Cercle de Films

Demandes honorées dans la limite des billets disponibles. Maximum 2 billets par personne et par numéro de *films*

Carte de membre Superscope à Fr.200.- par année

- 1 abonnement d'une année à *films*
- 4 abonnements «découverte» (3 mois) à offrir à vos amis
- 1 DVD sélectionné par la rédaction
- 2 invitations pour chaque avant-première du Cercle de Films
- 2 billets de cinéma gratuits réservés en priorité aux membres du Cercle de Films

Demandes honorées dans la limite des billets disponibles. Maximum 2 billets par personne et par numéro de *films*

- **Avec la carte Superscope, réduction sur le prix des billets de cinéma dans les salles suivantes dès le 1er janvier 2003:**

- **Aigle, Cinéma Cosmos** Fr. 4.- de réduction par billet (sur le plein tarif)
- **Aubonne, Cinéma Rex** Fr. 10.- au lieu de Fr. 12.- par billet
- **Bex, Cinéma Grain d'Sel** Fr. 10.- au lieu de Fr. 13.- par billet
- **La Chaux-de-Fonds, Cinéma ABC** Fr. 11.- au lieu de Fr. 14.-par billet
- **Montreux, Cinémas Hollywood** Fr. 4.- de réduction par billet (sur le plein tarif)
- **Orbe, Cinéma Urba** Fr. 4.- de réduction par billet (sur le plein tarif)
- **Pully, Cinéma City Club** Fr. 5.- de réduction par billet (sur le plein tarif)
- **Sainte-Croix, Cinéma Royal** Fr. 10.- au lieu de Fr. 13.- + 1 consommation à Fr. 3.-
- **Vevey, Cinémas Rex et Astor** Fr. 4.- de réduction par billet (sur le plein tarif)

N'hésitez plus: adhérez au Cercle de Films, version Scope ou Superscope!
Vous pouvez vous inscrire au moyen de la carte qui se trouve au milieu de ce numéro. Vous pouvez aussi transmettre votre demande d'adhésion à l'adresse e-mail contact-abos@revue-films.ch, sur le site www.revue-films.ch ou en appelant au 021 642 03 36 - 30

Le fabuleux destin d'Amélie Nothomb

Stupeur et tremblements

d'Alain Corneau

Fidèle au roman d'Amélie Nothomb, Alain Corneau raconte la désillusion d'une jeune stagiaire belge engagée pour une année dans une grande entreprise de Tokyo. Une calamiteuse aventure qui mêle cruauté, drôlerie et mystère irréductible en un cocktail des plus originaux. Par Norbert Creutz

Amélie (Sylvie Testud), stagiaire d'une entreprise japonnaise rétrogradée au poste de dame pipi

En cinéma comme en cuisine et en aménagement d'intérieur, il est devenu de bon ton d'être «nipponophile»: sushi, Kurosawa, origami[1], Imamura et patati et patata. Pour qui n'est pas encore tombé sur le roman autobiographique d'Amélie Nothomb, le nouveau film d'Alain Corneau risque de mettre cette belle image à rude épreuve. Plutôt qu'un remake de «Fleurs d'équinoxe» («Higanbana») d'Ozu, c'est «Furyo» («Merry Christmas, Mr. Lawrence») entre filles, dans le cadre de la vie de bureau! Réaction de dépit suite à un amour démesuré? Il y a de ça, et la dame, qui ne manque pas d'humour, ne s'en cache surtout pas. Mais son récit possède un ton sauvagement original qui passe bien à l'écran, grâce à la fidélité de Corneau.

LA DÉNONCIATION D'UN JAPON RACISTE EST ON NE PEUT PLUS FRONTALE

Le tort d'Amélie? De s'être imaginée qu'étant née au Japon elle pourrait un jour «devenir une vraie Japonaise». Ses études terminées, elle est aux anges le jour où elle décroche un poste d'interprète stagiaire chez Yumimoto, compagnie dont l'importance est symbolisée par l'un des plus hauts gratte-ciel de Tokyo (trouvé à... Paris, dans le quartier de la Défense!). Dès le premier jour, elle butera cependant sur les non-dits de la hiérarchie nippone. Ignorée par ses supérieurs, affectée à seconder Mlle Mori Fubuki, dont la beauté la fascine, Amélie multiplie les gaffes inconscientes, par bonne volonté. Commence alors une spirale de désillusions et d'humiliations qui se terminera par son affectation comme dame pipi, dans l'espoir qu'elle donne sa démission.

Le ton juste

Après deux minutes de projection, on se dit que c'est loupé: le parti pris littéraire avec voix off omniprésente n'est pas tenable, l'image trop clean rappelle le syndrome de «L'amant». Corneau a beau ne jamais avoir été un cinéaste fulgurant, il aura cependant toujours sur Jean-Jacques Annaud l'avantage de la modestie. Ici, celle d'avoir reconnu la force de ce récit en entonnoir et respecté son ton hautement original. Quant à l'image, ce n'est là que la première réaction face à une vidéo haute définition par ailleurs parfaitement adaptée (en particulier pour le rêve d'évasion récurrent, dans lequel Amélie s'envole par la fenêtre) et aussi imperceptible que dans «L'auberge espagnole» de Cédric Klapisch. Quant à l'harmonie suprême suggérée par les *Variations Goldberg* de Bach, elle résonne de plus en plus ironiquement sur la déroute d'Amélie.

Au bout du jeu, l'énigme

En équilibre précaire entre la satire et le solipsisme, la caricature et l'élucubration, Alain Corneau trouve peu à peu la bonne distance et installe un théâtre social très intrigant, avec ses codes rigides qui masquent des gouffres intimes. Petit trublion dans cet univers parfaitement ordonné, Sylvie Testud (qui a appris le japonais pour l'occasion), s'avère étonnante dans le registre de la fascination enamourée, du courage buté, puis de la résignation apparente sous laquelle couve l'esprit de contestation.

Pour finir, la dénonciation d'un Japon raciste, à l'ordre social ultrahiérarchisé et sadomasochiste fondé sur la frustration et l'hypocrisie, est on ne peut plus frontale. Mais alors que le récit aurait pu s'en tenir au règlement de comptes, il a aussi l'intelligence de reconnaître dans cette culture une part impénétrable pour l'esprit occidental. Comme «Furyo» d'Oshima Nagisa, que Corneau cite sans détour, «Stupeur et tremblements» (un titre qui évoque la règle pour s'adresser à l'Empereur) y gagne la stature d'une métaphore universelle du rapport à l'autre.

1. Art du papier plié.

Réalisation Alain Corneau. **Scénario** Alain Corneau, d'après le roman d'Amélie Nothomb. **Image** Yves Angelo. **Musique** Jean-Sébastien Bach. **Son** Pierre Gamet. **Montage** Thierry Derocles. **Décors** Philippe Taillefer. **Interprétation** Sylvie Testud, Tsuji Kaori, Suwa Taro, Katayama Bison, Kondo Yasunari... **Production** Les Films Alain Sarde, Divali Films, France 3 Cinéma; Alain Sarde. **Distribution** Frenetic Films (France, 2003). **Site** www.bacfilms.com/site/stupeur. **Durée** 1 h 47. **En salles** 19 mars.

films FRENETIC FILMS

20 billets pour le film

Stupeur et tremblements

En salles dès le 19 mars

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
- sur www.revue-films.ch
- par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

L'enfer délirant de l'écriture

Adaptation. de Spike Jonze

Premier film du réalisateur de clips Spike Jonze, «Dans la peau de John Malkovich» avait révélé tout le talent du scénariste Charlie Kaufman. Les deux hommes se retrouvent pour une brillante démonstration sur les aléas du métier de scénariste à Hollywood.

Par Nathalie Margelisch

Les affres d'un scénariste (Nicolas Cage) à Hollywood

Lorsque le générique défile, l'écran est noir. Une voix off se fait entendre, celle de l'acteur Nicolas Cage qui dévoile les états d'âme de son personnage, le scénariste d'«Adapatation.»: Charlie Kaufman lui-même. Dans une vertigineuse mise en abyme, on nous montre donc ledit Charlie Kaufman travaillant sur le script du film, mais aussi ses illuminations prendre vie à l'écran.

Le manifeste du scénariste

Ainsi, tandis qu'on assiste à ses difficultés à adapter un best-seller, *Le voleur d'orchidées,* des flash-back successifs nous font découvrir l'auteure de l'ouvrage, Susan Orlean (Meryl Streep), lors de sa rencontre avec le fameux voleur d'orchidées John Laroche (Chris Cooper) pour la préparation dudit livre. Pour tout compliquer, Charlie a un frère jumeau, Donald (également interprété par Nicolas Cage), qui décide de se lancer lui aussi dans l'écriture de scénarios.

Dans un bouillonnement d'idées rarement égalé, «Adaptation.» nous entraîne au cœur du processus de l'écriture cinématographique. En décrivant ses états émotionnels de scénariste, Kaufman prend position sur son travail à Hollywood, exprime ses convictions d'artiste et revendique sa liberté créatrice. Très intelligemment, il n'oublie pas pour autant de donner corps à l'histoire sur laquelle le film repose, celle de Susan Orlean et de sa rencontre avec un homme passionné par les orchidées. C'est là en effet qu'il exprime ses convictions d'homme.

La mise en scène de Spike Jonze suit le mouvement, heureusement plus illustrative qu'inventive – le scénario étant déjà suffisamment complexe à lui tout seul. L'alchimie fonctionne bien, même si le risque de se perdre en route est bien réel, tant les niveaux de lecture s'entrecroisent. Loin d'être un exercice de style vain, «Adaptation.» nous parle de la difficulté de créer en restant fidèle à ses convictions. Il nous prouve surtout que cela demeure encore possible.

Dans la peau de Charlie Kaufman

Charlie Kaufman a commencé sa carrière en écrivant pour la télévision. Après avoir signé le scénario de «Dans la peau de John Malkovich» («Being John Malkovich»), il fait la connaissance, par l'intermédiaire de Spike Jonze, du Français Michel Gondry, un autre réalisateur de clip. Ce dernier, peu emballé par les projets qu'on lui soumet pour son premier film (essentiellement des gros budgets truffés d'effets spéciaux), est à la recherche d'une bonne histoire, dont il se sentirait proche et qui saurait servir ses intentions visuelles. Séduit par son esprit, Gondry entame une collaboration avec Kaufman qui donnera naissance à «Human Nature».

Loufoque et ironique, le script confirme le talent si particulier du scénariste. Pour «Adaptation.», c'est en 1999 déjà que Jonathan Demme et Ed Saxon demandent à Kaufman de se pencher sur le best-seller de l'écrivaine new-yorkaise Susan Orlean. Très vite, le manque de structure narrative conventionnelle du *Voleur d'orchidées* lui pose un problème de taille. Il perd confiance et sombre dans la dépression. Refusant d'abandonner, Kaufman finit par trouver l'idée qui relance son inspiration: inclure le processus émotionnel de l'écriture du scénario dans le scénario lui-même. On connaît la suite. Il a également collaboré à «Confessions d'un homme dangereux» («Confessions of a Dangerous Mind»), la première réalisation de l'acteur George Clooney, présentée récemment au Festival de Berlin. *f*

EN DÉCRIVANT SES ÉTATS ÉMOTIONNELS DE SCÉNARISTE, KAUFMAN PREND POSITION SUR SON TRAVAIL À HOLLYWOOD

Réalisation Spike Jonze. **Scénario** Charlie Kaufman, Donald Kaufman, d'après le livre de Susan Orlean *Le voleur d'orchidées*. **Image** Lance Acord. **Musique** Carter Burwell. **Son** Michael Kirchberger. **Montage** Eric Zumbrunnen. **Décors** K. K. Barrett. **Interprétation** Nicolas Cage, Tilda Swinton, Meryl Streep, Chris Cooper... **Production** Clinica Estetico Ltd., Good Machine, Intermedia, Propaganda Films; Edward Saxon, Vincent Landay, Jonathan Demme. **Distribution** Monopole Pathé (2002, USA). **Site** www.sonypictures.com/movies/adaptation. **Durée** 1 h 54. **En salles** 26 mars.

films PATHÉ!

20 billets pour le film **Adaptation.**

En salles dès le 26 mars

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
- sur www.revue-films.ch
- par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

Spike Jonze

Entretien avec Spike Jonze

Après s'être glissé «Dans la peau de John Malkovich», Spike Jonze s'immisce sous la perruque crépue de son pote, le déjanté et prolifique scénariste Charlie Kaufman.

Propos recueillis à Berlin par Cathy Trograncic

La structure narrative d'«Adaptation.» est pour le moins complexe. Avec un acteur qui endosse deux rôles, est-il aisé de maintenir un juste équilibre entre les contraintes techniques et la dimension purement artistique du film?

Il n'existe pas de recette miracle. C'est un peu comme si votre cerveau était divisé en deux. Une partie se focalise sur l'aspect technique de la scène et l'autre contrôle la dimension plus artistique: le jeu des acteurs, la nécessité de suivre une ligne directrice par rapport aux personnages et à leurs émotions. Ensuite il faut parvenir à mélanger tout ça.

Avec des scénarios aussi fouillés et déjantés que ceux de Charlie Kaufman, est-ce compliqué de trouver le casting idoine?

C'est un travail de longue haleine. Avec des personnages aussi précisément décrits, des dialogues aussi percutants et une belle palette d'émotions à exprimer, il faut un certain temps avant de placer les bonnes personnes dans les bons rôles. C'est un peu comme si vous deviez assembler un puzzle abstrait. Le choix de Meryl Streep s'est vite imposé. Par contre, nous avons connu quelques péripéties avant de trouver l'alter ego de Charlie.

Justement, pourquoi Nicolas Cage – pièce maîtresse du film – a-t-il été parmi les derniers enrôlés?

Comme je connais particulièrement bien Charlie, il m'a fallu me détacher de la personne réelle pour me concentrer sur le personnage de fiction. Et puis, ce double rôle était un sacré challenge, car il nécessite une technicité de haut vol. L'exercice n'est pas de tout repos. Bien sûr, quand nous avons rencontré Nicolas, le choix paraissait évident. Mais c'est toujours facile à dire après coup.

Comment l'homme d'images que vous êtes (Spike Jonze vient de l'univers du clip, ndlr) élabore-t-il la construction visuelle de ses films?

Je planche constamment sur le traitement visuel des scènes, mais toujours en relation avec l'élaboration des personnages. Notre ligne directrice est de les identifier et de déterminer leur mode de pensée à chaque instant, mais aussi tout au long du film.

«Adaptation.» met en lumière le désarroi du scénariste devant la page blanche. Qu'en est-il de l'angoisse du réalisateur? Y avez-vous goûté?

Bien sûr! Quand vous voulez tenter des choses «révolutionnaires», il y a toujours des voix dans votre tête qui vous le déconseillent. À vous de faire le tri entre ces voix intérieures et celles de vos amis, comme Charlie. Avant le jour J, nous parlons beaucoup. Nous décortiquons le scénario. Tout se passe en amont. Certains petits détails peuvent être discutés en cours de route, mais l'essentiel des questions de fond doit avoir été résolu avant le début du tournage. Nous avions d'ailleurs demandé au studio de n'arrêter aucun planning tant que nous n'étions pas certains que tout le monde avait bien appréhendé le scénario dans sa globalité. *f*

L'écrivain Samir Naqqash

Juifs irakiens émigrés en Israël

« Forget Baghdad » de Samir

Quelle est l'identité d'un communiste juif irakien émigré en Israël ? En mêlant entretiens et documentaires, Samir, cinéaste d'origine irakienne, nous propose une réflexion sur la capacité d'adaptation. Au final, une mosaïque d'informations dont la richesse, paradoxalement, ralentit le rythme. Par Véronique Egloff

« Pour les Arabes, nous sommes Juifs. Mais en Israël, nous sommes Arabes. En fait, nous avons toujours la fausse nationalité. » Ce constat plein d'amertume, c'est Sami Michael, célèbre auteur de best-sellers d'Israël, qui le tient. D'origine juive, l'écrivain a grandi en Irak entouré de la culture arabe. Il s'est tourné vers le mouvement communiste lorsque Hitler a pris le pouvoir et a rédigé de nombreux articles. Mais dès la proclamation de l'État d'Israël en 1948, il a dû s'enfuir en Iran avant de passer en Israël. Commence alors pour lui une seconde période de lutte, celle de l'assimilation d'une nouvelle culture et d'une nouvelle langue : l'hébreu.

Comme lui, Shimon Ballas, Moshe Houri et Samir Naqqash sont des communistes irakiens d'origine juive. Comme Sami Michael, ils ont tenté de s'insurger dans leur pays avant de chercher refuge en Israël. Ella Habiba Shohat, elle aussi de famille juive irakienne, a grandi dans une banlieue de Tel-Aviv avant de s'installer à New York, où elle est professeure. Chacun de ces cinq intellectuels a affronté les traumatismes du déracinement à sa manière. « Ce fut un choc immense et violent », se souvient Sami Michael. Samir Naqqash se mit à écrire, Shimon Ballas devint imprimeur et apprit très rapidement l'hébreu, Ella Habiba Shohat tenta d'abord de renier son passé avant de prendre conscience de l'importance de ses racines.

De leurs témoignages croisés se dégagent une immense mélancolie, mais également un courage inouï. Celui d'affronter la réalité, de construire l'avenir en puisant sa force dans le passé. « Ce fut un combat où, finalement, c'est moi le gagnant », constate aujourd'hui Sami Michael. Le gagnant ? « Oui, ma vie est maintenant comme un baklava[1] dont chaque couche aime l'autre. »

Comme dans la confection du baklava, le cinéaste zuricho-irakien Samir alterne justement les niveaux visuels afin d'accentuer l'impact de son sujet. Cette zone d'ombre dans l'histoire du Proche-Orient le hantait depuis une dizaine d'années déjà, liée aux récits de son père sur ses camarades juifs du parti communiste et à quelques images aperçues sur CNN qui montraient une famille israélienne semblant s'exprimer en arabe. Grâce à un véritable travail de détective, le cinéaste a rassemblé un choix important de témoignages et de documents, parfois comiques, souvent discriminatoires, sur cette période. En un subtil montage, les entretiens d'aujourd'hui côtoient donc les vieux films d'hier, les messages de paix se heurtent aux discours racistes. C'est d'ailleurs cette maîtrise des « moyens esthétiques du film documentaire moderne » qui a permis à « Forget Baghdad » de remporter le Prix de la Semaine de la critique à Locarno en 2002. Le rythme est parfois trop lent, mais images numériques, interviews en plan fixe et musiques arabes se complètent parfaitement. Surgit alors du passé une nouvelle vision de l'actualité. Samir est un tisserand de l'image, et son documentaire ressemble à un chatoyant tapis. D'Orient, bien sûr. *f*

1. Pâtisserie orientale très riche.

Titre original « Forget Baghdad : Jews and Arabs – The Iraqi Connection ». **Réalisation, scénario** Samir. **Image** Nurith Aviv, Philippe Bellaiche. **Musique** Rabih Abou-Khalil. **Son** Alexander Weuffen. **Montage** Nina Schneider, Samir. **Interprétation** Shimon Ballas, Moshe Houri, Sami Michael, Samir Naqqash… **Production** Dschoint Ventschr Filmproduktion, TAG/TRAUM Filmproduktion; Samir, Karin Koch, Gerd Haag. **Distribution** Look Now! (2002, Suisse / Allemagne). Site www.forgetbaghdad.com. **Durée** 1 h 50. **En salles** 2 avril à Genève, puis successivement dans les autres villes de Suisse romande.

films LOOK NOW!

10 billets (seulement pour Genève) pour le film

Forget Baghdad

En salles dès le 2 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

Entretien avec Samir

Il a tourné «Filou» (1988), «Babylon 2» (1993) et bien d'autres films, et il est particulièrement célèbre en Suisse alémanique. Son nouveau documentaire devrait enfin séduire le public romand.

Propos recueillis par Véronique Egloff

Samir

Connaissant votre intérêt pour les émigrés, on s'attend à un film très politisé. Or, il est essentiellement basé sur l'humain…

J'ai déjà beaucoup parlé de mes opinions et de l'exil de ma famille en Suisse dans «Babylon 2». La situation politique au Proche-Orient est totalement folle, mais j'ai pensé qu'en présentant le vécu de certaines personnes, j'obtiendrais un impact moral plus fort qu'en faisant des discours.

En combien de temps avez-vous réalisé ce documentaire?

Le sujet me trottait dans la tête depuis la Guerre du Golfe, mais je pensais d'abord faire un film de fiction. Ensuite, nous avons eu la chance de trouver de vrais communistes irakiens d'origine juive et qui étaient d'accord de témoigner. J'ai donc pensé qu'un documentaire serait plus intéressant que tous les fantasmes d'un réalisateur! J'ai dû ensuite chercher des documents qui illustrent l'histoire de mes interlocuteurs et l'image qu'on se faisait des Juifs et des Arabes durant les années 50 à 70. Je pensais finir le film il y a deux ans, mais j'ai eu énormément de problèmes à trouver des fonds. En fin de compte, c'est en Allemagne qu'un producteur s'est intéressé à ma recherche.

En filigrane, il semble y avoir une quête personnelle de votre identité. Est-ce le cas?

Pas de mon identité propre, non, mais plutôt de celle de mon père. Je voulais découvrir quelle avait été sa vie en Irak, dans quelle ambiance il avait grandi. Mais il est vrai qu'en apprenant à mieux connaître mon pays d'origine, j'ai pu comprendre qui je suis aujourd'hui. Notre avenir se fonde toujours sur le passé.

Pourquoi avez-vous pris autant de gros plans des mains et des yeux de vos interlocuteurs?

En général, on se dit que les interviews sont ennuyeuses. J'avais donc pris beaucoup de prises de vue de paysages et de maisons. Mais finalement, j'en ai très peu utilisé car j'ai pensé que les visages de ces hommes étaient déjà de vrais paysages en eux-mêmes. Pour moi, l'importance d'une langue est mieux exprimée avec les yeux et les expressions qu'avec n'importe quel mot. Par ailleurs, lorsque j'ai montré ce documentaire pour la première fois, j'ai senti que les spectateurs ne parvenaient pas à différencier les interlocuteurs. J'ai donc rajouté pour chacun une «identité sonore» à peine perceptible, destinée à accompagner ses gestes: pour l'un des bruits d'eau et d'oiseaux, pour l'autre le vent et des cigales, pour le troisième des gens qui parlent et pour Ella le trafic de New York.

Dans la situation actuelle, qu'attendez-vous de ce documentaire?

Je suis content d'avoir terminé le tournage avant les derniers événements en date. Il n'est jamais bon de faire un film lorsqu'on est en colère. J'espère que ce documentaire donnera aux spectateurs une base pour mieux comprendre non seulement l'Irak, mais aussi tout le XXe siècle. L'histoire est créée par les hommes. C'est donc à nous d'en transformer le cours. *f*

Les débordements d'une femme à poigne

«Dina» d'Ole Bornedal

Dans des paysages nordiques superbement photographiés, la vie d'une femme constamment sur le fil du rasoir entre la folie et la révolte. Une introspection d'une étrangeté glaçante comme les eaux d'un fjord. Par Alain Boillat

Le film d'Ole Bornedal concilie un enracinement profond dans la culture nordique (il est adapté des romans de Herbjørg Wassmo dont l'intrigue est située en Norvège) et une ouverture internationale par son casting (Depardieu, mais aussi Pernilla August dans un rôle de mère, comme dans les derniers «Star Wars»). À quoi vient s'ajouter la maîtrise d'effets visuels et sonores en tous points semblables à ce que l'on trouve de mieux dans les productions hollywoodiennes comme le récent «Le cercle» («The Ring») de Gore Verbinsky.

La comparaison avec ce film d'horreur n'est pas fortuite, même si «Dina» relève du drame psychologique. En effet, après avoir provoqué involontairement la mort de sa mère, la jeune Dina, devenue instable et asociale, est hantée par les fantômes de ses victimes. C'est alors que surgissent les hallucinations et les accès de violence: vus à travers les yeux de Dina adulte, personnage brillamment interprété par Marie Bonnevie, les faits les plus insignifiants se parent d'irréalité. Poussée par un instinct morbide, méprisée par son père, elle se comporte en sauvageonne que seule la pratique du violoncelle parvient à adoucir.

Le cinéaste, toutefois, ne se complaît nullement dans la peinture des bizarreries d'un cas pathologique, mais les éclaire par la description du tissu social qui les induit. Dans ce milieu rural de la seconde moitié du XIXe siècle, Dina l'insoumise sait s'affirmer face à la brutalité des hommes. Elle rend les coups, se mêle des finances, se soustrait à la docilité conjugale en obéissant à ses désirs charnels, se refuse aux tâches ménagères et au devoir de mère… Bref, elle clame son indépendance, jusqu'à intercéder en faveur d'une servante enceinte à la suite d'un viol par un notable ivre. Dans un élan certes destructeur, mais puissant, la jeune femme ne cessera d'affirmer ce qui devrait aller de soi: qu'elle «est Dina». *f*

L'insoumise Dina (Marie Bonnevie)

Titre original «I'm Dina». Réalisation Ole Bornedal. **Scénario** Ole Bornedal, Jonas Cornell. Image Dan Laustsen. **Musique** Marco Beltrami. **Son** Michael Dela, Nino Jacobsen. **Montage** Thomas Krag, Molly Marlene Stensgård. **Décors** Steffen Aarfing, Marie í Dali. **Interprétation** Maria Bonnevie, Gérard Depardieu, Christopher Eccleston, Pernilla August… **Production** Felicia Film, Northern Lights A/S, Per Holst Filmproduktion; Kåre Storemyr, Axel Helgeland, Per Holst. **Distribution** Filmcooperative (2002, Suède / Norvège / Danemark / Allemagne / France). **Site** www.iamdina.com. **Durée** 2 h 05. **En salles** 9 avril.

films FILMCOOPI ZÜRICH

20 billets pour le film

Dina

En salles dès le 9 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

Le docteur Henry Devlin (Thomas Jane) et Douglas Cavell (Donnie Wahlberg)

Sus au virus

Dreamcatcher, l'attrape-rêves de Lawrence Kasdan

Le réalisateur des remarquables « Silverado » et « Grand Canyon » livre une bonne adaptation de Stephen King, bien qu'un peu fourre-tout et parfois grand-guignolesque. Par Olivier Salvano

Publié en 2001 après un grave accident qui faillit coûter la vie à Stephen King, *Dreamcatcher* est un pavé de 600 pages empruntant davantage d'idées au cinéma fantastique prisé par l'écrivain qu'à de nouvelles réflexions plus ou moins lumineuses. L'histoire ? Suite à un acte héroïque, quatre amis se retrouvent investis de pouvoirs qui vont changer leur vie. Dans une forêt du Maine, pris au piège d'un terrible blizzard, ils vont confronter leur force à une menace étrangère, un virus d'un genre bien particulier…

Avec 110 millions de francs de budget, le film, forcément soigné, ne lésine pas sur les excentricités baroques numérisées. Mais, dans le sillage de Stephen King, Lawrence Kasdan s'égare quelque peu en explorant à l'envi le parapsychologique, l'univers SF et le fantastique horrifique. Dès lors, le cinéaste semble presque se désintéresser d'un thème qui lui est pourtant cher : celui du cercle d'amis qui se protège d'un danger. Les plus imaginatifs pourront même y voir une réflexion sur l'Amérique post-11 septembre traumatisée, pour autant que l'on considère le virus extraterrestre comme une métaphore caricaturale de la lutte du Bien contre le Mal… *f*

Titre original « Dreamcatcher ». **Réalisation** Lawrence Kasdan. **Scénario** Lawrence Kasdan, William Goldman, d'après Stephen King. **Image** John Seale. **Musique** James Newton Howard. **Son** Yann Delpuech, Robert Grieve. **Montage** Raúl Dávalos, Carol Littleton. **Décors** Jon Hutman. **Interprétation** Morgan Freeman, Jason Lee, Donnie Wahlberg… **Distribution** Warner Bros. (2003, USA). **Site** dreamcatchermovie.warnerbros.com. **Durée** 2 h 14. **En salles** 16 avril.

Entretien avec Lawrence Kasdan et Morgan Freeman

Le cinéaste Lawrence Kasdan revient sur « Dreamcatcher… » et, accompagné de l'acteur Morgan Freeman, s'exprime aussi sur un sujet ô combien brûlant : la guerre en Irak. Propos recueillis à Paris par Olivier Salvano

C'est votre première expérience de science-fiction horrifique. Pourquoi ce choix étrange ?

Lawrence Kasdan Ça ne m'a pas semblé étrange. J'avais écrit le scénario de « L'empire contre-attaque » en 1980. Et j'attendais que les effets spéciaux soient au point pour faire un film effrayant. Cela dit, c'est plutôt un film d'horreur, avec des créatures et une histoire d'amitié.

On retrouve un thème qui parcourt votre œuvre, celui du groupe d'amis confronté à un danger ?…

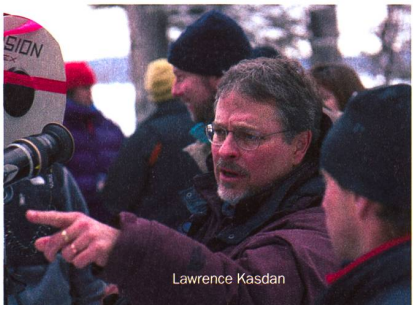
Lawrence Kasdan Le film aborde le thème de l'amour, mis en relation avec cette amitié qui nous protège. Il est très facile de se décourager dans ce monde. Plus vous regardez autour de vous, plus vous êtes accablés par la nature humaine. On voit d'ailleurs toujours plus de génocides. En tant que juif, j'ai envie de dire « plus jamais ça ». Mais j'ose espérer qu'il y a quelque chose de bon chez l'homme, voilà sans doute pourquoi ce thème de l'amitié revient dans mes films.

Vous avez réalisé un film intitulé « French Kiss ». Que pensez-vous des sénateurs américains qui veulent remplacer le terme *french fries* par *freedom fries* pour marquer leur désaccord avec la position de la France ?

Lawrence Kasdan Il y a beaucoup d'idiots, vous savez ! Et beaucoup d'Américains qui sont contre la guerre en Irak. Malheureusement, les déclarations pacifistes de stars semblent, pour d'étranges raisons, avoir l'effet contraire !

Morgan Freeman, vous avez interprété le rôle du président des États-Unis dans « Deep Impact ». Que pensez-vous de l'attitude de G.W. Bush envers l'Irak ?

Morgan Freeman Ce n'est ni mon travail ni le vôtre de s'exprimer sur ce sujet… c'est celui de tout le monde ! Si vous avez une opinion, vous avez l'obligation de parler. C'est comme pour le vote ! Ces histoires de *freedom fries*, par exemple, ce sont des conneries ! Je n'en mange pas, mais si j'ai envie de dire *french fries*, c'est mon problème ! Si je demande des *french fries* dans un restaurant et qu'on me répond : « Vous voulez dire *freedom fries* ? », alors j'irai manger ailleurs. Tout cela est ridicule. Au fond, j'admire la position de Chirac. *f*



Lawrence Kasdan

Platon Makovski (Vladimir Machkov), un nouveau riche

© Festival Internazionale del Film di Locarno

Citizen Kane à Moscou

Un nouveau Russe de Pavel Lounguine

Dans le titre français du film de Pavel Lounguine, c'est « nouveau riche » qu'il faut entendre : retraçant l'ascension et la chute d'un Citizen Kane moscovite, le réalisateur de « La noce » mêle thriller et réflexion politique sur la Russie des vingt dernières années. Par Charlotte Garson

« La Russie est un ours; tu crois jouer avec elle, mais elle te dévore réellement. » Construit en flash-back autour de la mort de Platon Makovski, esprit joueur qui a bâti une fortune médiatico-industrielle avec quatre copains et un sens inné de la combine, « Un nouveau Russe » parcourt plusieurs régimes et régions de l'ex-URSS, de Gorbatchev à aujourd'hui. Les gouvernements se suivent et s'ils ne se ressemblent pas, ils s'incarnent sous les traits d'un même émissaire du Kremlin, ex-aristocrate qui avoue « servir le pouvoir » tsariste ou communiste de père en fils.

Dans une société où le capitalisme, mis dehors par la porte, est revenu par mille fenêtres, lucarnes et soupiraux, Makovski, oligarche qui se paiera même son propre candidat à la présidentielle, délave des jeans, écrit de fausses thèses pour des petits patrons en mal de reconnaissance ou trafique des Lada neuves par trains entiers. Dans le film, son pendant est un juge de l'Oural mis sur l'enquête après son assassinat, sorte d'inspecteur Columbo fatigué que « derrière chaque salaud il s'en cache un autre ».

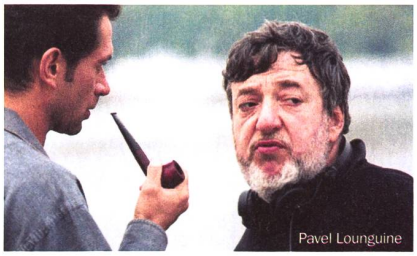
Archéologie de la corruption

Ces deux personnages antithétiques, l'un flamboyant, l'autre touchant, désespérément terre-à-terre (à un témoin-clé, l'enquêteur refuse presque un entretien pour aller manger une omelette dans son appartement de fonction miteux) ancrent solidement le scénario, foisonnante traversée des milieux et portrait des magouilleurs de tout poil, dont un ancien combattant de l'Afghanistan et un gouverneur de Sibérie ne sont pas les moindres spécimens. Si, en chemin, Lounguine jongle avec quelques clichés, notamment féminins, et s'adonne à une débauche de Mercedes à l'écran (placement de marque garanti !), il excelle à brosser de façon très vivante les relations entre les cinq amis partis de rien, solidaires mais peut-être sourdement rivaux, aussi « ours » que leur grand pays. *f*

Titre original « Oligarkh ». **Réalisation** Pavel Lounguine. **Scénario** Pavel Lounguine, Alexandre Borodianski, Youli Doubov. **Image** Oleg Dobronravov, Alexeï Fiodorov. **Musique** Leonid Dessiatnikov. **Son** Alain Curvelier. **Montage** Sophie Brunet. **Décors** Igor Frolov. Interprétation Vladimir Machkov, Maria Mironova, Andreï Krasko… **Production** CDP; Catherine Dussart. **Distribution** jmh (2003, France/Russie). **Durée** 2 h 08. **En salles** 23 avril.

Rencontre avec Pavel Lounguine

Pavel Lounguine, révélé par « Taxi Blues » (1990), avait fait du spleen et de la démesure alcoolisée de ces concitoyens son image de marque. Avec « Un nouveau Russse », il sort ses griffes et renouvelle son registre. Propos recueillis à Locarno par Françoise Deriaz



Pavel Lounguine

© Festival Internazionale del Film di Locarno

Après « La noce », qui dépeignait un monde rural haut en excès, « Un nouveau Russe » s'en prend de front au pouvoir des mafias…

Avec « La noce », c'était effectivement le microcosme, la cellule de l'organisme. Ici, c'est le macro. La moindre des choses qu'on puisse dire, c'est qu'il s'agit d'une critique très violente du pouvoir.

Pour disséquer les rouages du pouvoir et de la corruption, vous recourez à un policier qui évoque l'inspecteur Columbo. Avez-vous pensé à lui en créant ce personnage ?

Non, c'est un hasard, mais psychiquement, il ressemble un peu à Columbo. Il est calme, il est rusé, on ne sait absolument pas ce qu'il pense et en même temps c'est quelqu'un d'assez violent qui se révolte. Sous le régime soviétique, il était inimaginable qu'un flic se rebelle. Il aurait été immédiatement écrasé par le pouvoir. Aujourd'hui, il s'est formé une classe de petits hommes qui se sentent libres et peuvent tout envoyer au diable pour recommencer une vie nouvelle.

Parmi les hommes politiques que vous mettez en scène, on pense de suite à Poutine et au populiste général Lebed…

« Un nouveau Russe » n'est pas un film à clés. Tout y est un peu condensé et décalé, mais en

même temps, on reconnaît des figures typiques. Par exemple ces anciens fonctionnaires du Parti qui sont toujours en place et continuent à tenir toutes les rênes…

Les clans mafieux que vous dépeignez ne datent pas d'hier. En Géorgie, ils sévissaient depuis des lustres…
Les Géorgiens ont énormément profité du communisme. Ils étaient très riches, beaucoup plus que les Russes, qui avaient peur. Maintenant, ils se sont enfermés dans leur pays et sombrent dans le dénuement…

Dans une scène évoquant les fastes de Versailles, on voit apparaître des éléphants. Des fêtes comme celles-ci ont-elles réellement cours en Russie?
Oui, et même beaucoup plus grandioses, avec beaucoup plus d'animaux que le budget du film me permettait de me procurer… Cela dit, le temps faste des grands aventuriers est un peu révolu.

Il ressort du propos de votre film que si les mafias ruinent l'économie, elles font paradoxalement bouger les choses…
Si cette contradiction transparaît dans le film, j'en suis ravi. Les mafieux sont effectivement avides, ils ont des appétits terribles, mais en même temps ils incarnent une certaine conception de la liberté, de la démocratie, de l'ouverture. En face, il y a ceux qui prêchent l'exception slave, l'exception de l'âme orthodoxe… Que peuvent-ils donner d'autre aux gens que la pauvreté et ce sentiment d'exception? C'est très compliqué.

Quelles réflexions la Russie d'aujourd'hui inspire-t-elle hors écran au cinéaste que vous êtes?
D'un côté, le pays ne va pas trop mal, parce qu'une classe moyenne est en train d'émerger. Les gens se débrouillent de mieux en mieux et le niveau de vie augmente assez rapidement. Vu sous l'angle idéologique, je ne sais pas très bien. Ce n'est pas encore joué… D'une part on a des lois très libérales, d'autre part tout le monde s'écrase et vénère le chef, ce qui n'est pas bon signe pour un pays qui se veut libre et démocratique. Ce côté oriental, byzantin et tartare-russe est détestable. Il démontre en tout cas que les gens ne se sentent pas en sécurité…

Tout en tournant en Russie, vos films ont pour l'essentiel été financés par la France. Quels sont maintenant vos projets?
Je vais essayer de faire un film européen, en français ou en anglais. J'en ai un peu assez de la Russie… J'ai envie de respirer. *f*

Le magicien d'Oz

Maléfique d'Éric Valette

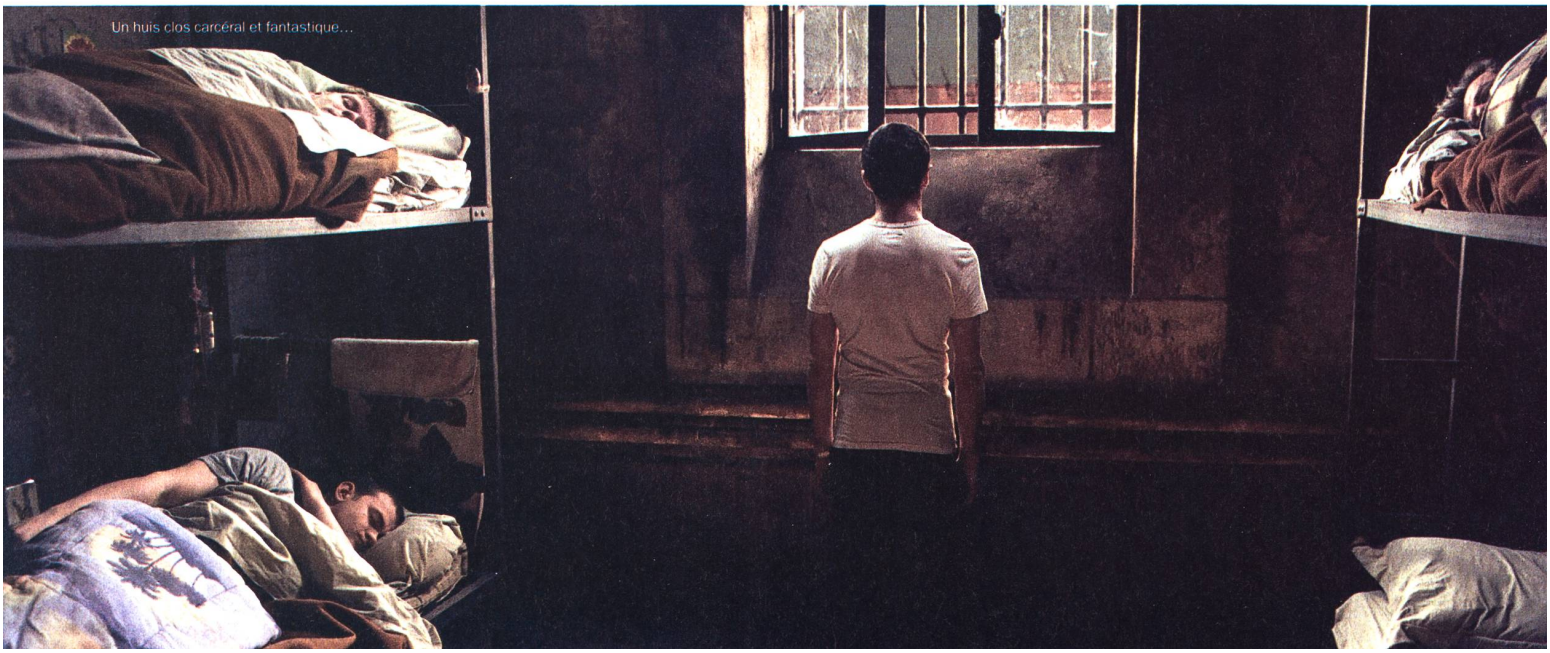
Production made in France, « Maléfique » combine avec intelligence et efficacité les codes du fantastique, du film de prison et du huis clos. Par Nathalie Margelisch

Il y a quelques années, Marc Missonnier et Olivier Delbosc, deux producteurs français, créent le label Bee Movies. Leur idée : lancer des films de genre à petits budgets en adaptant les codes du fantastique à l'imaginaire et à la culture française. Résultat : des films comme « Promenons-nous dans les bois » de Lionel Delplanque ou « Bloody Mallory » de Julien Magnat apparaissent sur les écrans, laissant plus d'un spectateur sceptique. Couronné par le Prix spécial du jury au dernier Festival du film fantastique de Gérardmer, ex æquo avec « The Gathering » de Brian Gilbert, « Maléfique » prouve que la démarche était somme toute payante.

Carrère (Gérald Laroche), chef d'entreprise condamné pour escroquerie, doit partager sa cellule avec Marcus (Clovis Cornillac), transsexuel qui devient son protégé, ainsi qu'avec un attardé mental, Pâquerette (Dimitri Rataud). Le quatrième détenu, Lassalle (Philippe Laudenbach) est un intellectuel plutôt distant. Un jour, Carrère découvre dans une aspérité du mur un ouvrage écrit par un ancien prisonnier. Le livre semble détenir des pouvoirs magiques et les quatre hommes se mettent à rêver de liberté.

Tourné en super-16, le film exploite au maximum l'espace restreint de la cellule et se révèle extrêmement bien dosé question rythme, de nombreux rebondissements tenant le spectateur en éveil. Campés par des acteurs judicieusement choisis, les héros sont entourés de zones d'ombre et leurs personnalités opposées, leurs origines sociales différentes, apportent une dimension psychologique bienvenue. Éric Valette construit une ambiance et lui donne progressivement une couleur fantastique, grâce à une utilisation parcimonieuse des effets spéciaux. Bien qu'il se passe dans une prison et à huis clos, « Maléfique » reste avant tout un film fantastique qui comblera les amateurs du genre. *f*

Réalisation Éric Valette. **Scénario** Alexandre Charlot, Franck Magnier. **Image** Jean-Marc Bouzou. **Musique** Eric Sampieri. **Son** Cyril Moisson. **Montage** Luc Golfin. **Décors** Olivier Raoux. **Interprétation** Gérald Laroche, Philippe Laudenbach, Clovis Cornillac, Dimitri Rataud… **Production** Fidélité productions, Hachette Filipacchi Films; Marc Missonnier, Olivier Delbosc. **Distribution** Monopole Pathé (2002, France). **Durée** 1 h 30. **En salles** 23 avril.


Un huis clos carcéral et fantastique…

La véritable Algérie

Une Algérienne égorgée par les terroristes se confie à Mohammed Soudani

Guerre sans images de Mohammed Soudani

Trente ans après avoir quitté son pays natal, l'Algérie, le réalisateur Mohammed Soudani y retourne avec le photographe suisse Michael von Graffenried. Résultat: un documentaire exceptionnel qui dévoile un pays méconnu et riche en contrastes. Par Nathalie Margelisch

Aux dires de Tiziana Soudani, productrice du film et épouse du réalisateur, Michael von Graffenried et Mohammed Soudani se sont rencontrés vers la fin des années 90 en Côte d'Ivoire. Le réalisateur algérien découvre alors le livre que le photographe suisse a consacré à son pays. Durant dix ans, de 1991 à 2000, Graffenried s'est en effet rendu à maintes reprises en Algérie pour y prendre des photos. À la vision de ces clichés rares (durant cette période, peu de photographes étrangers se sont rendus sur place en raison de l'insécurité qui y régnait), Mohammed Soudani ressent la nécessité de revenir sur sa terre natale pour y tourner un film.

Des interviews-vérité hors du commun

Un volume composé de clichés noir et blanc sous le bras, les deux hommes se rendent donc en Algérie pour y retrouver les personnes photographiées. Les conditions de tournage ont été difficiles, comme nous le confie Tiziana Soudani: « Certaines scènes ont été tournées avec des autorisations, comme les images de militaires. D'autres ont été enregistrées en cachette, à la Casbah notamment, où il aurait été impossible de tourner autrement. Soudani a même utilisé une caméra bouton. » Cela n'empêche pas le réalisateur de saisir des moments d'émotion intenses: une vieille femme raconte le massacre horrible de toute sa famille par les terroristes, une autre, plus jeune, parle de l'attentat qui lui a coûté sa jambe. Parfois la discussion est plus mouvementée et Michael von Graffenried est directement pris à partie. Son travail est remis en question, certains Algériens lui reprochent un regard trop occidental qui l'empêche de montrer la face véritable du pays.

À la fois réflexion sur le rôle du photographe et description passionnante d'une Algérie complexe, écartelée entre passé et présent, entre modernisme et intégrisme, ce documentaire se révèle d'une richesse exceptionnelle. *f*

Titre original « Guerre sans images – Algérie, je sais que tu sais ». **Réalisation** Mohammed Soudani. **Image** Paul Nicol, Mohammed Soudani, Michael von Graffenried. **Musique** Giovanni Venosta. **Son** Fabien Krzyzanowski. **Montage** Jacopo Quadri. **Production** Amka Films, IMTM Film France; Tiziana Soudani, Martine Diabaté-Robillard. **Distribution** Columbus Film (2002, Suisse / France). **Durée** 1 h 35. **En salles** 9 avril.

Quelques questions à Mohammed Soudani

Propos recueillis par Nathalie Margelisch

Comment s'est passé ce retour au pays avec Michael von Graffenried?

Michael m'a accompagné afin de m'aider à retrouver les gens qu'il avait photographiés. Mais je souhaitais avant tout dépeindre mon Algérie. J'ai quitté le pays en 1971 et j'y suis retourné bien sûr à plusieurs reprises, car ma famille y vit. Je souhaitais y revenir cette fois pour regarder vraiment l'Algérie d'aujourd'hui.

Est-ce que ce retour était douloureux?

Oui, car le pays vit dans la confusion. Lors de sa dernière visite, Jacques Chirac a été plébiscité parce qu'il s'oppose à la guerre contre l'Irak. Il faut pourtant savoir que les gens souhaitaient surtout obtenir des visas pour la France. Cela illustre bien le malaise qui étreint le pays et c'était très douloureux pour moi de me pencher là-dessus.

Était-il plus facile d'obtenir des confidences parce que vous aviez ces photos?

Bien sûr, parce qu'elles évoquaient des souvenirs et elles ont provoqué des réactions très fortes; mais je pense que le fait d'être Algérien et de m'exprimer dans leur langue nous a aussi beaucoup aidés.

Pour vous, qu'est-ce que le film apporte de plus que les photos?

Les photos nous montrent des lieux, mais ne parlent pas. Le cinéma pénètre, il va plus en profondeur. Ainsi, il y a beaucoup de non-dits que l'on perçoit à travers les propos tenus dans le film. Il permet aussi aux gens de se livrer et de raconter leurs souffrances. *f*

films

20 billets pour le film

Guerre sans images

En salles dès le 9 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
- sur www.revue-films.ch
- par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

Rapha (Samuel Le Bihan)

East Side Story

« Fureur » de Karim Dridi

Dans le Chinatown parisien, un Français et une Chinoise vivent une passion destructrice. Un film énergique, mais sans véritable « fureur ». Par Laurent Asséo

Est-ce pour le pimenter de saveurs, de couleurs et de signes exotiques que Karim Dridi a situé son cinquième long métrage dans le quartier chinois de Paris ? En tout cas, pour illustrer une histoire d'amour fou et de destruction, le cinéaste n'a pas eu peur de surfer sur la vague asiatique actuelle.

Rapha (Samuel Le Bihan), ex-boxeur, grand gars attendrissant mais impulsif, s'occupe du garage familial et aide son petit frère Manu (Yann Trégouët) à devenir un champion de boxe thaïlandaise. De son côté, la jeune Chinoise Chinh (Yu Nan) travaille dans le restaurant tenu par son oncle et sa tante. Elle est fiancée à Tony, rejeton arrogant et nerveux d'une famille fortunée. Rapha et Chinh vont tomber amoureux, déclenchant les foudres de Tony...

Avec ce film, Karim Dridi (« Pigalle », « Bye-bye ») tente de réaliser une tragédie à la fois haletante et lyrique. Une œuvre aux couleurs noires et rouges qui emporterait le spectateur pour ne plus le lâcher. Certaines séquences ne manquent pas de punch et révèlent une belle maîtrise (le dernier combat est particulièrement impressionnant), mais Dridi se montre plus à l'aise dans les relations fraternelles que dans l'illustration de la passion amoureuse.

L'alternance entre une approche naturaliste de la réalité, « à la Ken Loach », et une vision plus stylisée et spectaculaire du cinéma, « à l'américaine », n'est pas toujours convaincante. Surtout, la fureur des personnages n'est pas répercutée par la réalisation. Malgré ses montées d'adrénaline, le film reste dans son ensemble laborieux. Chaque séquence semble repartir à l'assaut du spectateur, tel un boxeur qui doit retrouver son rythme à la reprise du combat. Il aurait fallu qu'un véritable mouvement surgisse de la mise en scène elle-même pour donner un souffle authentique à cette « Fureur ». *f*

Réalisation Karim Dridi. **Scénario** Karim Dridi, Michel Vaujour. **Image** Eric Guichard. **Musique** Jah Wobble, Jean-Christophe Camps. **Son** Michel Brethez. **Montage** Lise Beaulieu. **Décors** Yann Mercier. **Interprétation** Samuel Le Bihan, Yu Nan, Yann Trégouët... **Production** ADR Productions, France 2 Cinéma; Alain Rozanès. **Distribution** Monopole Pathé (2003, France). **Durée** 1 h 45. **En salles** 16 avril.

L'Espagne qui déchante

« Les lundis au soleil » de Fernando León de Aranoa

Immense succès public en Espagne, « Les lundis au soleil » est devenu le symbole d'un pays qui souffre de la crise et se révolte contre son gouvernement.
Par Frédéric Maire

Carlos (Javier Bardem)

Aujourd'hui, le Nord de l'Espagne tente de laver l'affront des pollutions du *Prestige* et la population descend dans la rue pour dire non à la guerre. Tourné en Galice bien avant la catastrophe, « Les lundis au soleil » porte déjà les stigmates de la crise actuelle. Vu par 1,8 million de spectateurs en Espagne, il est devenu, presque malgré lui, le film symbole de cette colère populaire. Lors de la remise des goyas (les césars espagnols), le film a raflé cinq statuettes. Le réalisateur Fernando León de Aranoa et l'acteur Javier Bardem ont profité de cette tribune pour fustiger l'attitude va-t-en-guerre du gouvernement.

« Les lundis au soleil » s'ouvre sur des images documentaires de violents affrontements entre la police et des travailleurs opposés à la fermeture des chantiers navals. Puis enchaîne avec la fiction : l'histoire de quelques amis, ouvriers devenus chômeurs. Il y a celui qui profite de sa soudaine liberté pour séduire toutes les filles qui passent; celui qui regarde, impuissant, son ménage aller à vau-l'eau; celui qui s'acharne (sans succès) à trouver du travail; celui enfin qui noie son désespoir dans l'alcool.

« Les lundis au soleil » n'est pas sans évoquer l'univers de Ken Loach par son propos réaliste, politique et désillusionné, mais la comparaison s'arrête là. D'abord parce que le cinéaste se refuse à raconter une histoire avec son lot de rebondissements : son film se développe par petites touches et par la répétition de situations frisant la théâtralisation (le bistrot, le bureau du chômage, les chantiers abandonnés). Ensuite parce qu'il ne délivre qu'un message accablant : l'avenir de ces hommes est scellé, il n'y a plus d'espoir. Apparemment, nombre d'Espagnols s'y sont reconnus. *f*

Titre original « Los lunes al sol ». **Réalisation** Fernando León de Aranoa. **Scénario** Fernando León de Aranoa, Ignacio del Moral. **Image** Alfredo F. Mayo. **Musique** Lucio Godoy. **Son** Pierre Lorrain. **Montage** Nacho Ruiz Capillas. **Décors** Julio Esteban. **Interprétation** Javier Bardem, Luis Tosar, José Ángel Egido, Serge Riaboukine... **Production** Mediapro, Quo Vadis Cinéma, Eyescreen SRL; Elías Querejeta, Jaume Roures. **Distribution** Xenix Film (2002, Espagne / Italie / France). **Durée** 1 h 53. **En salles** 16 avril.

films XENIX FILM

20 billets pour le film
Les lundis au soleil
En salles dès le 16 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort
Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois) :
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9
Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

Illusions perdues

« Lilya 4-ever » de Lukas Moodysson

Avec réalisme et dureté, « Lilya 4-ever » nous montre une adolescente russe broyée par les rouages de la prostitution. Un film dont la « poésie » n'évite pas toujours la facilité.

Par Alain Boillat

La descente aux enfers de Lilya (Oksana Akinshina)

Persuadée de quitter son quartier délabré de Russie, Lilya voit son rêve de partir pour les USA anéanti : sa mère l'abandonne sur place et la renie. Livrée à elle-même, elle tente d'échapper à l'indigence en usant de ses charmes de blondinette : la voilà, entraînée par une copine, qui se met à racoler dans les discothèques. Mais elle n'est encore qu'une enfant; on la voit lier une amitié sincère avec un garçon plus jeune, compagnon de balades et de jeux. Le cinéaste suédois Moodysson (« Fucking Åmål », 1998) crée une ambiance aussi âprement réaliste qu'est difficile la (sur)vie des petites gens dans la Russie postsoviétique. L'alternance de moments d'insouciance et de brusques phases de désespoir, soulignée par l'aternance de musiques douces et agressives, confère au film un rythme syncopé où le bonheur est chose bien fugace. Avec une caméra « à la Dardenne » (« Rosetta », 1999) – qui reste proche des corps sans saccades désagréables – ainsi qu'une bonne direction d'acteurs, Moodysson réussit de façon crédible à saisir, via le regard d'une victime naïve, l'atrocité des pièges tendus aux enfants par les réseaux de prostitution.

Le réalisateur n'esquive cependant pas l'écueil du pathos excessif, notamment au moment où, alors que sa mère s'éloigne, Lilya en larmes tombe dans la boue où traîne un chien : cette chute est suffisamment claire pour se passer d'un ralenti et d'une musique pompeuse ! En outre, l'apparition d'un ange, au final, ajoute une touche d'idéalisme qui ne cadre pas avec le pessimisme ambiant. Dommage que Moodysson rompe ainsi avec la réalité qui structure tout son film, trop soucieux qu'il est de l'image positive de son héroïne qui, comme l'indique le titre « Lilya 4-ever » en écho à des mots gravés sur un banc, doit nous rester en mémoire « pour toujours ». *f*

Titre original « Lilja 4-ever ». **Réalisation, scénario** Lukas Moodysson. **Image** Ulf Brantås. **Musique** Nathan Larson. **Son** Niclas Merits. **Montage** Michal Leszczylowski. **Décors** Josefin Åsberg. **Interprétation** Oksana Akinshina, Artyom Bogucharsky, Lyubov Agapova... **Production** Memfis Film, Zentropa Entertainments; Lars Jönsson. **Distribution** Monopole Pathé (2002, Suède / Danemark). **Durée** 1 h 49. **En salles** 16 avril.

La guerre du feu et de l'eau

« Les enfants de la pluie » de Philippe Leclerc

Philippe Leclerc signe une belle adaptation en dessin animé d'un roman fantastique de Serge Brussolo, mis en images par le bédéiste Philippe Caza. Par Frédéric Maire

Un jour, le monde a été divisé en deux peuples. D'un côté les Pyross, adorateurs du feu, pour qui le contact avec l'eau est mortel. De l'autre les Hydross, êtres aquatiques qui se changent en pierre au contact des rayons du soleil. Sous les ordres du grand prêtre Razza, les chevaliers Pyross font systématiquement la chasse aux Hydross. Jusqu'au jour où Skän, un jeune Pyross intrépide, essaie d'en savoir un peu plus et rencontre la belle Hydross Kallisto...

La belle Hydross Kallisto

« Les enfants de la pluie » emprunte son récit à une thématique plutôt rebattue, assez courante dans l'univers de l'*heroic fantasy*. L'intérêt de ce dessin animé réside plutôt dans son style. Ancien animateur de Paul Grimault pour « Le roi et l'oiseau », assistant de René Laloux pour « Gandahar », le réalisateur Philippe Leclerc, 44 ans, s'est attaché les services d'un auteur de bandes dessinées reconnu, Philippe Caza, déjà créateur de l'aspect visuel de « Gandahar ». Grand spécialiste des univers fantastiques, habile coloriste, Caza imprime sa patte au film, donnant littéralement une âme aux espaces et aux personnages.

Réalisée en Corée du Sud, l'animation n'aligne pas la fluidité des grosses productions américaines. Mais, là encore, la maîtrise de Leclerc (habitué des productions à la chaîne pour la télé) et le talent de Caza pallient le manque de mouvements par le rythme soutenu du récit, les variations de couleurs, la beauté des décors, la caractérisation des personnages. Leclerc a choisi en outre de ne pas confier les voix à des acteurs célèbres, leur préférant des bons comédiens, inconnus mais habiles dans le doublage, qui renforcent la crédibilité des héros. Enfin, même la musique un peu ronflante du violoniste Didier Lockwood parvient souvent à surprendre par des trouvailles acoustiques assez originales. *f*

Réalisation Philippe Leclerc. **Scénario** Philippe Caza, Laurent Turner, inspiré du roman de Serge Brussolo *À l'image du dragon*. **Dessins** Philippe Caza. **Musique** Didier Lockwood. **Son** Gabriel Pastel, Guillaume Fau. **Avec les voix de** Benjamin Pascal, Filly Kaïta, David Kruger... **Production** Belokan Productions, MK2 Productions, Hahn Shin Corporation; Leon Zuratas, Marin Karmitz. **Distribution** Mont-Blanc Distribution (2003, France / Corée du Sud). **Durée** 1 h 26. **En salles** 16 avril.

films

MONT-BLANC DISTRIBUTION

20 billets pour le film

Les enfants de la pluie

En salles dès le 16 avril

Offre exclusivement réservée aux abonnés de *films*
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois) :
- sur www.revue-films.ch
- par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)